

Bienvenue à la Villa Alice !



Il était une fois un couple et ses deux filles. Ils vivaient loin d'ici. Mais un jour, Renaud se promena dans un hameau au fin fond du Finistère et découvrit une maison cachée par les lierres. Il dit : « C'est ma maison ».

Il fallut trouver le propriétaire, une vieille dame, Alice. Avant de sauver les pierres ancestrales, ils commencèrent par aider Alice. Le notaire effectua la mise sous tutelle de la dame et, deux ans plus tard, la vente put se faire.

Nos amis ont la clé, entrent dans la maison et y découvrent la vie des années 60. Tout est resté figé, dans le temps et dans les murs. Les cahiers d'institutrice, les lettres et cartes postales, les valises pleines de trésors, le grenier et les dépendances. La chambre cachée derrière un mur... Tout est raconté sous forme de petites vidéos postées sur Tik Tok par Maële qui se découvre un talent de conteuse. Il y a les petites histoires dans la grande, celle des guerres 14-18 puis 39-45. Une maison musée qu'il convient de libérer de ses fantômes avant de s'y installer. Les participants de l'atelier d'écriture ont été invités à découvrir Alice et sa villa.

1/L'inventaire du notaire...

Nous avons regardé l'épisode numéro 1 de la Villa Alice 29.

[TikTok Villa Alice \(@villaalice.29\) | Regarde les dernières vidéos TikTok de Villa Alice](#)

Puis, en s'inspirant du poème de Jacques Prévert, dont voici un extrait, chaque écrivain était invité à faire l'inventaire de la villa Alice tout en incluant un petit animal pour amuser Louise et Charlie.

*Une pierre
deux maisons
trois ruines
quatre fossoyeurs
un jardin
des fleurs*

un raton laveur

*une douzaine d'huîtres un citron un pain
un rayon de soleil
une lame de fond
six musiciens
une porte avec son paillason
un monsieur décoré de la légion d'honneur*

*un autre raton laveur
un sculpteur qui sculpte des napoléon
la fleur qu'on appelle souci
deux amoureux sur un grand lit
un receveur des contributions une chaise trois dindons
un ecclésiastique un furoncle
une guêpe
un rein flottant
une écurie de courses
un fils indigne deux frères dominicains trois sauterelles
un strapontin
deux filles de joie un oncle Cyprien
une Mater dolorosa trois papas gâteau deux chèvres de Monsieur Seguin
un tiroir dépareillé
une pelote de ficelle deux épingles de sûreté un monsieur âgé
une Victoire de Samothrace un comptable deux aides-comptables un homme
du monde deux chirurgiens trois végétariens
un cannibale
une expédition coloniale un cheval entier une demi-
pinte de bon sang une mouche tsé-tsé
un homard à l'américaine un jardin à la française
deux pommes à l'anglaise
un face-à-main un valet de pied un orphelin un poumon
d'acier
un jour de gloire
une semaine de bonté
un mois de marie
une année terrible
une minute de silence
une seconde d'inattention
et... cinq ou six ratons laveurs*

Jacques Prévert, Inventaire (Paroles)

Une passerelle, une balançoire, une terrasse, un balconnet,
Un escargot qui dit bonjour à une limace,
Des vestiaires, la gangrène, des soupapes, on leur dit au revoir, un vestibule, un piano bulle, des
pas, de la paperasse,
Un escargot qui dit bonjour à une coccinelle,
Une arche, un poulailler, un grenier, un salon à double vasque, un miroir en anthracite, un porte-
manteau en fer forgé, une ombeline, une vue sur l'horizon,
Un escargot qui dit bonjour à un papillon

Géraldine

Des portes battant le soir
Des petit déjeuners ébruités dans l'évier
Trois brocs pleins de noix
Au coin d'une cheminée oubliée
Et un coq en pâte à modeler

Des stylos mordus d'impatience
Des rires aux larmes séchées
Des cadres bien habillés
Des photos négligées
Et deux coqs en pâte à sel

Du bon vin à la cave
Des escaliers tout trouvés
Des escaliers tout troués
Des souvenirs écorchés
Des murs en lambeaux
Des bibelots année 30
Et trois coqs en papier mâché

Des fenêtres qui bâillent
Des oiseaux à tue-tête
Une glycine entêtée
Des fleurs aux abris sûrs
Des rêves aux songes sourds
Toute la mémoire d'Alice
Et quatre coq en pâte de fruits...

Romane

Un escalier qui craque, une porte entrouverte. Un grenier digne d'une chasse au trésor. Un chat noir s'y engouffre à pas de loup.

Des coffres, une chaise en bois. Une poupée borgne aux cheveux ébouriffés. Un nounours qui s'est fait manger le nez. Un berceau en osier sur roulettes qui a perdu ses couleurs. Un deuxième chat noir s'y est installé, un tout petit chat noir.

Des casques de Poilus, des bottes de mille lieues, des cubes de bois les uns sur les autres, la tour est bancal, le parquet poussiéreux, la lucarne opaque. Et là, tout au fond du grenier, un troisième chat noir allongé sur une couverture habitée par les mites. Dans ce noir profond, six points comme six phares, les yeux de ces trois chats.

Chantal

Dans la villa Alice, il y a deux verres ébréchés, le reste d'un poulailler, le siphon d'un vieil évier, de la poudre à récurer, du persil séché, un ukulélé et...un gros rat musqué.

Il y a un lit de coin, deux bouteilles de vieux vin, une huche à pain, des pattes de lapin, une branche de sapin, un tambourin et ...un gros rat malin.

Il y a un joli carafon, une maquette d'avion, du papier peint sur le pignon, un bonnet à pompon, la musique d'une chanson et... un gros rat mignon.

Il y a un siège de voiture, des pots de confitures, des photos de belles figures, un quignon de pain dur, des fissures sur les murs, des fantômes qui murmurent et... un gros rat mûr...

Hélène

Une porte fermée
Un paillason encrassé
Deux crottes de pigeon
Trois paquets de chips vides
Quatre verres collants
Une énorme araignée.

Un livre aux pages arrachées
Deux chaussettes dépareillées
Trois tapettes à souris avec du fromage moisi
Quatre barres d'encens consumées
Deux énormes araignées.

Un volet cassé
Deux lits jumeaux collés
Trois taies d'oreiller trouées
Quatre bobines de fils déroulées
Trois énormes araignées.

Un escalier cabossé
Deux bouts de verre cassés
Trois pansements à côté
Deux cadres siamois qui s'embrassent
Plein d'énormes araignées.

Karol

Inventaire de Maître Castor

Une poignée de porte
Deux cloportes
Trois castors

Quelques pots de raifort
Un abat-jour
Deux rabat-joie
Une table dans le séjour
Quelques planches en bois
Un vieux castor

Deux transistors
Un frigo américain
Quelques cigares cubains
Un beau castor

Une vieille Alice
Une allée qui glisse
A mort...
Un caribou
Des bottes pleines de boue
Une pelle en fer
Et au fond du jardin, de la terre.

Marion

Dans la maison d'Alice, il y a une courtepointe rouge foncé, une cheminée qui sent le moisi, un calendrier des Postes jauni, une odeur d'oignon et un grand-duc sur le toit.
Il y a un frigo qui tremble, une chaise paillée endormie, une pendule qui ne patiente plus, une photo sépia dans un cadre doré, le fiancé fusillé, et deux grands-ducs dans le grenier.
Il y a un chemin couvert de ronces à hauteur d'épaule, du lierre barbare le long des poteaux, un chèvrefeuille qui en a vu d'autres et toujours des grands-ducs le soir au fond des bois.
Une paire de bottes vertes dépareillées, une canne à pommeau qui attend les bottes pour faire un tour, un parapluie de bergère décoloré et combien de grands-ducs ? Je ne sais plus.

Babeth

Deux ardoises cassées, une toile cirée, un volet battant, une famille absente et elle attend...
Un timbre à 1 franc 20, un bibelot en bronze sur la commode sombre, le lierre qui perce le plafond et elle attend...
Un chemisier bleu, une enveloppe déchirée, une nostalgie qui flotte, un biscuit fourré et elle attend...
Une porte ouverte, une porte fermée, une porte entrouverte, une porte fermée, une porte entrebâillée et elle attend...
Un grincement de parquet, la bouteille de lait entier, un vague regret, un crayon cassé, un refus certain et elle attend...
Un lit encore fait, une résignation têtue, la photo encadrée, un être peut-être aimé, un buffet vide et elle attend...

Paul



Il y a tant de choses, que dis-je, de merveilles dans cette belle demeure, même un lézard vert, que s'en échappe avec émotion l'histoire de générations d'occupants mais aussi une fraction d'histoire tout simplement. Ainsi cette pierre gravée -1832-, ce buste en bois de rose gravé Bali 1928, ce sextant et sa signature en forme de lézard vert. Mais la patine du temps a fait le reste, ce poêle de faïence, Hetzel Mayence, ce calendrier de 1934, des lettres adressées des quatre coins du monde mais aussi le linge d'Alice, dernière propriétaire, et même de vraies redingotes militaires anglaises 1945... Tout, en fait, qui fasse supposer tant de choses dans cette demeure où se prélassent désormais des lézards.

Jean

Une clé toute rouillée, une porte. Des persiennes grinçantes, un rai de lumière, de la poussière, partout,
Une fourmi, deux fourmis, une colonie de fourmis en pleine exploration.
Des paquets de gâteaux vides, un tapis, une paire de sabots, un arrosoir, une bouteille d'eau pleine,
Un petit guéridon, un ange en porcelaine, et sur le bout de son nez, une fourmi.
Un fauteuil tout élimé, tant aimé, juste à côté de la fenêtre,
Un coussin qui a perdu ses couleurs, et ses rondeurs,
Un prie-Dieu qui ne sait plus bien à quoi il sert.
Une porte qui grince et qu'on hésite à ouvrir,
Du papier peint fleuri,
Un long couloir qui n'en finit pas de s'allonger,
Et le long du mur, des fourmis, déterminées les fourmis, en rangs serrés.
La porte du fond du couloir joue les originales avec ses vitres bleutées. Elle en a oublié de grincer.
Et derrière, une pièce blanche et bleue. Tous les meubles sont recouverts, encombrés : ici une assiette, là un vieux pot de confiture, là un pot en céramique, et là encore trois bols, et des verres tout empoussiérés.
Et au milieu de la pièce, une table, vide.

Annie

Les trésors du grenier !

Arthur Rimbaud a écrit : « Dans un grenier où je fus enfermé, j'ai connu le monde [...] » *Les Illuminations*.



Chaque participant a été invité à continuer la phrase suivante, donnée oralement (ainsi Marcel pouvait s'entendre au féminin ou au masculin...) : *Je me souviens, dit Alice, de nos jeux dans le grenier avec Solange et Marcel(le)....*

« Je me souviens de nos jeux dans le grenier avec Solange et Marcel », dit Alice. Avec trois fois rien on s'amusait. Un bout de bois et de la ficelle, et on faisait circuler le morceau de bois au hasard dans la pièce. Et on faisait l'inventaire avec ce qu'il y avait dans le grenier : chaise, vaisselle, cuillères, étoile, écharpe, et la valise devenait un sac de légumes. Epicier, boucher, boulanger, pâtissier, et marchand de chaussures, tous les métiers défilaient dans cette petite pièce. On avait même inventé une recette : c'était la recette du grenier. Les billes étaient des olives, les balles de jonglage des tomates, les bouts de bois des morceaux de poulet, les épluchures de pois des poivrons verts. En clair, la recette du grenier était un poulet basquaise. Un de nous trois prenait le rôle du restaurateur ou du serveur, on mangeait du succulent et on se racontait nos journées d'école.

Géraldine

Nous fermions derrière nous la porte branlante, y calions le fauteuil Bourbon pour que nos jeux durent aussi longtemps que nous le souhaitions. C'est Marcel qui, le plus souvent, décidait de la tournure des événements. Son père était charpentier, Marcel adorait imiter son métier.

Lorsqu'il restaurait le clocher du village, nous empilions au plus haut de nos bras, chaises, boîtes à poupées et toutes sortes d'objets dont nous testions l'équilibre et que nous surmontions immanquablement d'un vieux crucifix ébranché.

Quand il était sur les toits des étables, nous sortions des malles tout ce qui pouvait peupler une ferme, et les casques devenaient abreuvoirs, les chapeaux, épouvantails, les poupées de porcelaine, bergères aux bas de laine et nous, à quatre pattes, nous bêlions et meuglions à qui mieux mieux.

Quand le père de Marcel était alité, Solange et moi installions douillettement notre cousin dans la malle en osier. Solange mettait la blouse d'infirmière et les lunettes de Mamie Adèle et moi je me glissais dans la soutane de novice d'un vieil oncle. La dînette servait à la préparation des potions et je veillais Marcel, installée sur un casque renversé, lui lisant à voix de messe quelques poèmes tirés d'un vieux cahier d'écolier.

Romane

Je me souviens, dit Alice, de nos jeux dans le grenier avec Marcel et Solange, un après-midi dominical, jour de fête familiale pour laquelle nous avions revêtu nos plus beaux habits. A genoux sur le parquet endommagé, peu nous importait qu'il y ait présence d'échardes. Nous étions les plus grands explorateurs de la terre. Dans une malle d'osier, un globe terrestre. J'ai fermé les yeux, touché un endroit précis et nous voilà embarqués sur le continent baptisé « Mystère ». Nous nous imaginions Tintin, pirate, Aladin, Jules Vern. Un sac de tissu bourré de vieux habits et hop nous voilà déguisés. Nos beaux vêtements devenus poussiéreux cachés, quelle aubaine !, sous la robe de mariée, l'uniforme militaire, le costume de curé. Nous avançons dans l'autre monde. Nous traversons l'océan sur le tapis bleu, nous escaladions les montagnes sur la table de bois blanc...

Chantal

Je me souviens, dit Alice, de nos jeux dans le grenier avec Solange et Marcel. Nous y montions sans bruit, pour y rester cachés, à l'abri des grandes personnes qui ne pouvaient pas comprendre et de grand-mère qui criait en bas de l'escalier : « descendez de là, qu'est-ce que vous fabriquez encore grimpés là-haut à remuer la poussière et les vieilleries, vous seriez mieux dehors, au soleil ! ». Alors oui, on montait à pas feutrés, en catimini, fouiller le grenier mais si possible sans réveiller les araignées. Notre terreur des mygales limitait grandement notre audace à explorer les recoins, Marcel avait lu dans le tome 5 de « Tout l'Univers » que leur piqure était fatale. Solange avait beau nous répéter que les mygales vivaient en Amazonie, on n'en menait pas large ! Qu'importe la sous-pente obscure et son bric à brac, la valise grise, elle, était là juste derrière la porte. A genoux sur le vieux tapis qui n'avait plus d'Orient que la légende nous contemplions notre trésor. Solange, parce qu'elle était la plus grande, attaquait la serrure, le vieux poussoir était si rouillé qu'elle se faisait toujours pincer les doigts quand le cliquet cédait enfin.

La valise surchargée déversait alors d'un seul coup son trop plein : des vieilles photos, des années d'abonnement à « Bonne soirée » et à « l'abri du marin » et... des cartes postales... sous nos yeux le monde entier, Port Saïd, Panama, Valparaiso.

Le grand père de Marcel qui s'appelait Marcel, comme son cousin et d'ailleurs aussi son neveu (et son père avant lui) naviguait au long cours. On disait « Marcel, il a bourlingué ! ». Nous ne savions pas bien ce que cela voulait dire mais nous comprenions que c'était une histoire d'hommes, de mer, de voyages et que nous les filles, nous aurions un jour à choisir entre « bonne soirée » et l'abri du marin ».

Hélène

Alors que nos parents s'égosillaient à refaire le monde dans la maison, toutes les trois, nous bravions l'interdit. L'interdit du grenier fermé à clé. Discrètement, je chapardais la clé cachée sous le pot de terre cuite, et nous montions sans bruit. Une fois la porte franchie, le fou rire nous prenait, symptôme jubilatoire de cet interdit franchi. Alors que Marcelle adorait se cacher sous les épaisseurs des couvertures anciennes au fond du grenier, mon jeu préféré consistait à deviner l'histoire de mes ancêtres grâce aux photos entassées dans des caisses poussiéreuses :

« A ton avis, comment s'appelle celui à la moustache ? », demandai-je à Marcelle.

« Je parie que c'est ton arrière-grand-oncle ! », me répondait-elle avec conviction.

A chaque passage dans ce grenier interdit, je changeais mon histoire transgénérationnelle, au gré de mes humeurs ou de mes envies.

Pendant ce temps, Solange dansait à côté de nous, faisant tourbillonner sa jupette avec des pirouettes ou se singeant d'une arabesque, lui permettant de passer du jeu de cache-cache de Marcelle à mon jeu de scénariste en herbe.

Que de légers moments de jeux dans ce grenier avec mes amies d'enfance...

Karol

Solange, avec sa gueule d'ange, était en réalité la plus friponne. Elle traversait la pièce en courant, soulevant la poussière amassée année après année. Et charge à nous de l'attraper.

Marcelle, de loin la plus belle, nous lançait des défis plus ou moins raisonnables. Je me souviens de la fois où elle a lancé, sorti d'on ne sait où, le fameux « Et si on allait attraper une biche pour la ramener dans notre grenier ? ».

Et moi, Alice, entre ces deux polissonnes j'avais cessé depuis longtemps de faire la police. Je les suivais sans broncher, de la cave au grenier, dans leurs 1001 idées plus ou moins timbrées. En réalité, je dois bien l'avouer, je me suis tellement amusée durant tous ces étés !

Je me souviens donc de cette fois où nous sommes parties à la « chasse » à la biche. Comme toujours, tout a commencé dans ce grenier.

Nous avons fouiné et farfouillé pour nous équiper. Et nous en sommes sorties avec le nécessaire pour cette activité : un filet à papillon percé, une vieille ficelle dépiautée, un arc de ses flèches dénudé et un âne en peluche éclopé.

Pour les tenues d'aventurières, rien de mieux que cette vieille robe de grand-mère, le costume de mariage de papi et la blouse d'école de tonton Denis. Nous étions prêtes à quitter notre princessipauté afin d'y ramener l'être élu : une biche qui n'avait rien demandé. Nous avons descendu l'escalier du grenier, et c'est là que les ennuis ont commencé...

Marion

Je me souviens, dit Alice, de nos jeux dans le grenier avec Solange et Marcelle, mes cousines. On n'avait pas trop le droit d'y monter dans le grenier, ça faisait grincer ma mère : « Vous allez me mettre le bazar là-dedans et bonjour la poussière ! » Elle râlait beaucoup ma mère mais comme elle était toujours occupée, c'était facile de passer en douce.

Ah, mes cousines... Solange, on l'appelait Trompe-la-mort, elle n'avait peur de rien. Elle était pourtant trapue et même boulotte mais agile ! Plus rapide qu'un petit lapin. Marcelle c'était la rêveuse, des tâches de son partout sur la figure et toujours dans la lune. Moi, j'étais fille unique, couvée par mes parents. Mon périmètre de jeux n'allait pas loin et à dix ans, je ne m'étais pas souvent sentie en danger alors quand les cousines venaient c'était Byzance !

Elles étaient plus grandes que moi, des jumelles de quinze ans, des jeunes filles, moi je n'étais qu'une gamine. En plus, elles habitaient au chef-lieu. Solange commençait une école de dactylo et Marcelle apprenait la couture à Quimper. Moi je ne connaissais que les marronniers de ma cour d'école. Alors quand les cousines arrivaient, il y avait un parfum d'aventure dès qu'elles poussaient la porte, elles apportaient le monde chez nous.

On se trouvait plein de cachettes où se faire oublier et le chapelet des secrets à partager commençait : « Tu sais pas que, depuis la dernière fois, le petit Roger... Tu le dis à personne ! » Solange me faisait jurer en crachant par terre. J'étais aux anges, mise dans la confiance, je n'étais plus le bébé à protéger.

Je me souviens d'un samedi d'automne, on avait à peu près cet âge-là, c'était l'enterrement du tonton Emilien. Il était tombé dans la cuve à cidre, quelle histoire ! Il y en avait du monde à la maison. Les femmes pleuraient en faisant du bruit, les hommes buvaient en se raclant la gorge. Solange m'a attrapée par la manche, elle m'a montré le grenier d'un coup de menton : « Viens ! » et Marcelle sur les talons, on s'est engouffrées dans le grenier.

Solange a fait le tour d'un air pensif, elle a déplacé des cartons du bout de sa chaussure et s'est agenouillée devant la malle militaire de mon père. Il y avait toujours l'étiquette collée dessus avec son numéro matricule tracé à la plume. « On ne peut pas, Solange, mon père m'a défendu d'y toucher ! » mais elle avait déjà défait les deux serrures. Elle a repoussé le couvercle, a plongé la main dedans et en a sorti un magnifique... Mais je vous raconterai ça demain parce que là, il faut que j'aie nourrir mon chat.

Babeth

« Je me souviens, dit Alice, de nos jeux dans le grenier avec Solange et Marcel. » Il voulait toujours être le capitaine ; elle, elle changeait tout le temps de costume parce que je crois qu'elle avait tant de rêves à poursuivre à la fois !

Moi, mes rêves étaient trop grands pour être joués, trop beaux...(soupir) il n'y avait pas costume pour eux... Jamais Ô grand jamais je ne me suis déguisée. Mais voyez-vous, je jouais quand même... à ma façon.

Quand le capitaine ouvrait la malle et en sortait la boîte de biscuits en fer, celle avec peinte dessus la bisquine, le voyage était lancé. Tous dans le même bateau...

Solange visitait Venise, le Mexique et les ours blancs du Groenland, elle ne suivait jamais Marcel qui préférait les mers australes, et moi, pour ne pas me mêler à leurs disputes (rires) je préparais le repas des matelots avec des coques de noix fourrées à la poussière, des brins de paille et des toiles d'araignées délicatement entremêlées dans les assiettes en fer blanc.

Croyez-moi, je jouais alors, et c'était mon jeu préféré : être le centre du monde, attendre que les marins des quatre points cardinaux viennent à moi s'asseoir par terre pour le repas.

Alors j'avais le premier rôle, j'étais la vraie commandeuse et du haut de mon tabouret de maître

coq, je jubilais en secret : je gagnais toujours à ce jeu, mais ils ne le voyaient pas. (rires)

Paul

Je me souviens de nos jeux dans le grenier avec Solange et Marcelle. Nous étions encore trop petites pour faire de ces reliques des pages historiques mais ouvrir ces malles de marine nous transportait dans des songes homériques sur les mers du globe. Nous rêvions de caravelles, de trois mâts, de transatlantiques. Ce Finistère, notre port d'attache, était le centre de l'univers et les marins bretons de hardis messagers de ces trésors uniques, le kouign-amann et les berniques. Ces casquettes galonnées, ces épauettes aux barrettes dorées, nous les portions avec fierté pour venger les humiliés que nous étions restées ; c'était notre grain de fierté dans ce monde rude de l'Arrée que cadennassait dans sa masculinité tourmentée et dépassée, M. le curé que nous appelions, quand nous étions dans ce grenier, satané épervier.

Lettre à la jeune Mâtchen d'Outre-Rhin et au pauvre fantassin des Monts d'Arrée réunis dans ce lit... clos. Je perds parfois le fil du sujet et les digressions sont si étranges voire si stupides que les fils s'entremêlent, si bizarrement qu'ils deviennent de grosses ficelles de banalités. Non, ce ne sont jamais des insanités même si, parfois, sont taquinés les curés, êtres vénérés dans ce Finisterraie cher à Alice, la douce mémé de cet atelier. Ces jeunes gens qui se sont retrouvés, dans l'histoire par Céline rapportée, nous disent qu'hier comme aujourd'hui, la guerre est une absurdité, une atrocité. Les pulsions de frustrés, des enragés, sèment la haine, nourrissent l'hostilité : pleure la bonté, se brise l'amitié, souffre alors l'humanité. Tout est perdu ? Non sauf le bonheur et la beauté des opprimés ! Mais ma plume est fatiguée. J'arrête ainsi de divaguer pour saluer Alice, sacrée mémé.

Jean

Je me souviens dit Alice de nos jeux dans le grenier avec Solange et Marcelle...

Marcelle prenait toujours la direction des opérations, nous rappelant près d'elle, alors que nous errions au milieu des cartons et des malles, sans oser les toucher, sans savoir par où commencer. La pénombre nous poussait à rester les unes à côté des autres, et comme c'est Marcelle qui avait la lampe, nous la suivions d'autant plus volontiers.

Nous avons trouvé mille trésors déjà : des vieux journaux défraîchis, des abats jours cabossés, des sacs de voyage vides, dont une grande malle dans laquelle nous pouvions nous cacher toutes les trois.

Malle magique. Elle avait fait de nous des voyageurs intrépides aux aventures sans fin. Notre monde si petit et si routinier devenait illimité au milieu de tous ces trésors. Plus de frontière, et une multitude de mondes colorés et vivants qui se créaient sous nos yeux ébahis et ravis.

Je me souviens...

Je me souviens de ce vieux cheval à bascule qui nous a emmenées de l'autre côté de la terre, de ces tissus immenses et bigarrés qui nous ont abritées des vents du Sahara, de ce monocle et de ce chapeau qui a fait de Solange un docteur émérite et un peu fou, de ce parapluie encore en état de marche autour duquel nous avons orchestré un concours de danses endiablées et si drôles,

de ces poupées éborgnées pour lesquelles nous sommes devenues des sorcières-infirmières pleines d'imagination et de ressources.

Que de joies, que de rires, que d'émotions. Nous nous découvrons créatrices d'univers infinis, et de personnages féériques, que nous retrouvions parfois avec délectation d'une semaine à

l'autre. Nous y avons souvent oublié le temps, mais l'odeur des galettes de pommes toutes chaudes de ma mère finissait toujours par nous rejoindre tout là-haut, et rappelait à la réalité, nos ventres affamés.

Quand je monte dans ce grenier, j'y entends toujours nos rires. Ce lieu a gardé sa magie et je n'ai pas pu me défaire de tous ces trésors empoussiérés, même après toutes ces années.

Annie

La malle

Un rai de lumière empoussiéré jaillit du fenestron et cisaille d'une blancheur froide l'obscurité du grenier. Il éclaire une malle et le ventre crevé d'une chaise en paille. A Solange, Marcelle et moi, ce grenier est notre lieu de vie quand notre Mamy Rose est au jardin. La dernière marche qui y mène est si haute que je dois poser le genou et les deux mains pour y accéder. A chaque montée, je me retrouve presque à plat ventre, le nez au plancher, les yeux à hauteur d'une malle. C'est la malle militaire de l'oncle René. Les ferrures imitent la feuille de chêne. Les clefs ont disparu. Le couvercle est si lourd que son ouverture est parfois risquée. Les fois où il se dégage brusquement, nous nous retrouvons assises par terre tout aussi brusquement et on rit ! Quelle victoire ! Cette malle est notre point de fixation, une énigme à résoudre.

Solange, c'est ma grande cousine, elle sait lire. Elle a déchiffré sur un papier jauni et tout décoré que l'oncle René est mort au champ d'honneur. Marcelle et moi, on a tout de suite demandé à Solange de nous apprendre le chant d'honneur... Elle a lu aussi des dates et elle a dit qu'il avait été soldat de Napoléon. Le même que le Napoléon à cheval, sur la place de chez ma mamy de Vendée ?

Quand la malle est ouverte, elle offre à nos yeux un uniforme d'un bleu marine passé aux reflets verdâtres. Les neuf boutons dorés sont bombés et nous font envie. On aurait bien aimé en arracher un ou deux comme souvenir mais ils tiennent trop bien. Sous la veste lourde, il y a le pantalon rouge avec des bandes dorées sur le côté. Solange dit que ce sont les grades. Moi, je croyais que les grades étaient mis sur les manches. Quant à Marcelle, elle se fiche complètement des dates, des grades et de Napoléon. Dès que la malle est ouverte, elle passe sa main sous l'uniforme nous assurant qu'un trésor y est dissimulé. Aujourd'hui, elle y a trouvé des espèces de petits Lego verts et rouges...

En bas, une porte vient de claquer et le paillason attend l'agression des bottines. Prises en faute, nous refermons le couvercle sans ménagement, à grand bruit. Tétanisées, en apnée, nous tendons l'oreille. La voix de Mamy Rose ne tarde pas : « Allez, les filles, descendez de là-haut. Il n'y a rien à y faire et puis j'ai mis de la mort-aux-rats partout. J'espère que vous n'avez pas touché à la malle ! »

Françoise

Le mystérieux Monsieur Page.

On a regardé l'épisode numéro 6, l'histoire du mystérieux Monsieur Page.

https://www.tiktok.com/@villaaalice.29/video/7061660470146567429?is_copy_url=1&is_from_webapp=v1

Maële et Renaud évoquent les souvenirs de Monsieur Page. Qui est-il ? C'est en fouillant et en retrouvant une carte postale, qu'on découvre que le mystérieux Monsieur Page est l'oncle d'Alice. A l'aide de centaines de documents trouvés dans une valise cachée dans une pièce emmurée, ils apprennent qu'il est décédé en 1970...

Les écrivains ont écouté la lecture d'un extrait du livre de Sébastien Japrisot, *Un long dimanche de fiançailles* (l'incipit page 14 et suivantes) aux éditions Folio.

« Il était une fois cinq soldats français qui faisaient la guerre, parce que les choses sont ainsi. Le premier, jadis aventureux et gai, portait à son cou le matricule 2124 d'un bureau de recrutement de la Seine. Il avait des bottes à ses pieds, prises à un Allemand, et ces bottes s'enfonçaient dans la boue, de tranchée en tranchée, à travers le labyrinthe qui menait aux premières lignes. [...]

Il y avait beaucoup de neige et c'était le premier mois de 1917 et dans les premiers jours. [...]

Lui, le 2124 [...] dit Bastoche, il était [cheminot] au beau temps d'avant, il allait boire un blanc sec entre deux, un blanc chez petit Louis à [Quimper]. Il enroulait chaque matin une longue ceinture de flanelle autour de sa taille. Des tours et des tours et des tours. Sa fenêtre s'ouvrait sur les toits d'ardoise et des envols de pigeons. Il y avait une fille aux cheveux noirs dans sa chambre, dans son lit, qui disait – qu'est-ce qu'elle disait ?

Attention au fil. »

Dans sa chambre, dans son lit, la fille aux cheveux noirs disait : « Attention au fil »

Elle était à la fois calme et nerveuse. Calme comme à son habitude. Nerveuse à cause du fil qui dépassait. Elle ne savait pas quoi penser de cette énorme tissu que son amant gardait toujours vers lui. Qui lui avait dit ou appris à faire ça ? Comme à son habitude il enroulait le tissu sur lui-même mais un fil en ferraille dépassait de ce linge, et comme ce linge était enroulé autour de sa taille il fallait toujours se méfier du fil. « Apoporestéga » : voilà ce que déclarait son amant au moment de se charger du fil. Elle était toujours très attentive à ce qu'il ne se blesse pas. Elle était tout de même une habituée des champs de bataille en tant qu'infirmière sur l'arrière-front de la guerre 14-18. Elle en avait vu des blessés, mais elle avait toujours eu en tête qu'au domicile on avait des accidents bêtes. D'où son injonction et sa nervosité à l'interjection « apoporestéga ». « Apoporestéga » était divisé en trois : apopo-resté-ga, qui signifiaient : toi que je porte pour apopo, reste pour resté, à ta place pour ga. « Toi que je porte, reste à ta place... »

Géraldine

Alfred l'avait connue au cours d'une permission. Ils avaient dansé, dansé et dansé à ce bal du bord d'un monde dévasté puis oublié dans l'amour toutes ces atrocités. Elle s'appelait Marie. Avant la guerre, elle était couturière. Maintenant, elle travaillait en usine, confectionnait des

ailes d'avion.

Elle adorait chanter et raconter des histoires qu'elle inventait et Alfred perdait dans ses mots tout sens de la réalité. Ce matin-là, ils s'étaient réveillés aux cris des goélands affamés et Marie s'était lancée dans des répliques aquatiques, chants de baleine et aboiements de phoques. C'était leur dernier matin, Alfred riait tellement qu'il arrivait à peine à s'habiller et Marie le faisait tourner entre ses mains pour ajuster sa ceinture de flanelle jusqu'à le serrer fort dans ses bras et lui murmurer à l'oreille : « Reviens vite mon amour et fais bien attention, Ô Fil-amant de ma Vie. »

Romane

Une fille aux cheveux noirs, dans sa chambre, dans son lit qui disait, que disait-elle ?
« Attention au fil. »

C'est Monsieur Page qui, en entrant, l'a sortie de son sommeil. Un sommeil récupérateur. Elle ouvre les yeux, trouve son regard, tend ses doigts directement en face d'elle. Un théâtre de marionnettes entre deux chaises, avec un rideau rouge tiré à l'opposé de la pièce. Et sur une chaise, déposée précautionneusement, une marionnette drapée d'or avec une voilette pailletée, chaussée de babouches pointues et des fils partout, derrière son dos, à ses poignets, à ses chevilles. Attention au fil ! Fragilité, un pas malheureux, le fil craquerait et plus de mouvement possible, l'histoire serait finie. Trop vite car elle ne fait que commencer. Un premier personnage est né, bouge. Un deuxième va arriver quand elle aura retrouvé le fil de l'histoire et au fil des jours elle tissera son premier spectacle. Elle en est persuadée, elle deviendra marionnettiste : elle a en elle ce fil à la patte, un fil prometteur d'aventures. « Monsieur Page, accepteriez-vous d'être mon premier spectateur ? »

Chantal

Elle était brune, elle était belle, lovée au creux du lit, elle lui murmura « *attention au fil...* ». Il n'écoutait pas, ne bougeait pas, respirait à peine comme pour abolir le temps, la sentir sans fin près de lui et garder chevillée au corps, intacte, la mémoire de sa peau.

Alors, plus près de son oreille, elle chuchota : « *attention au fil...* ». Il pensa au fil des jours quand il lui faudrait repartir ramper au fond de sa tranchée, au fil de l'eau qui croupit et qui glace même les os, aux fils barbelés qui déchirent en lambeaux...

« *Attention au fil...* »

« *Au fil rouge à ne jamais franchir pour ne jamais mourir, promets-moi !* »

Et Monsieur Page promit...

Hélène

Epuisé de toute cette marche depuis la gare de Quimper, chaussé de mes bottes militaires allemandes, j'arrivai enfin dans notre maison, dans notre chambre. Là, voluptueusement déposée sur notre lit, se tenait Alice. J'étais subjugué de revoir la finesse de ses traits, la beauté de son visage, le charme de son être tout entier. Quinze mois d'absence. Et c'est comme si je la découvrais à nouveau pour la première fois. Tellement saisi par son charme, je ne vis pas tout de suite ce qui se tenait à mes pieds, là, devant mes bottes ennemies. Et au moment où j'avancai d'un pas certain vers ma belle, avec le désir secret et l'envie profonde de la serrer dans mes bras, j'entendis : « Attention au fil ! ». Je sentis un obstacle à mes pieds me faisant perdre

l'équilibre et me plaquant au sol, ventre contre terre. Un fil de laine de la longue écharpe que me tricotait ma fiancée n'avait, non pas enveloppé mon cou... mais enveloppé mes pieds ! C'est avec les joues tuméfiées et le nez amoché que nous nous sommes embrassés...

Karol

Attention au fil !

Elle ne cessait de répéter cette phrase : « Attention au fil ». M. Page se demandait ce qu'elle voulait dire par là. Mais il n'osait le lui demander, tellement elle semblait sûre d'elle. Quel fil ? Le fil de laine qui dépassait de son pull et qui, en s'échappant du vêtement, avait créé un trou ? D'ailleurs, il faudra qu'il pense à le faire retoucher avant de repartir au front.

Le fil dentaire qui trônait dans la salle de bain et lui permettait de conserver quelques dents en bon état ? D'ailleurs, il faudra qu'il pense à en racheter une boîte avant de repartir au front.

Le fil téléphonique qui partait de leur hôtel jusqu'au poste télégraphique ? D'ailleurs, il faudrait qu'il pense à appeler sa nièce Alice avant de repartir au front.

Le fil de fer des barbelés, omniprésents entre les tranchées ? Ce fil sur lequel tant de corps de ses camarades reposaient. Ce fil qui vous attrape à la moindre occasion pour ne plus vous lâcher. Ce fil qui lui avait arraché un bout de doigt lors d'une mission nocturne. Ce fil qui avait ôté la vue à son camarade Marcel. Ce fil ? D'ailleurs, il faudra qu'il pense à s'en tenir éloigné lorsqu'il repartira au front.

Marion

Violette, ma petite Violette, la pensée de toi bien au chaud dans ton lit à ma dernière permission me permet de tenir.

Je me repasse en boucle ces vingt-quatre heures qui ont filé comme rien et je les fais durer. Je me rappelle chaque détail de ces moments délicieux, chaque son, chaque odeur. Je les étire comme de la gomme jusqu'à la rupture et quand je ne me rappelle plus, j'invente pour boucher les trous.

Pour faire durer le souvenir de toi, j'écris le soir dans la tranchée quand la mitraille s'est tue. J'écris pour ne rien perdre. J'écris ton regard d'eau, bleu-vert, posé sur moi sur le quai de la gare. J'étais encore sur le marchepied quand nos yeux se sont trouvés. J'écris la malice de ta fossette gauche creusée par l'allégresse, bras dessus bras dessous, serrés sous le parapluie. J'écris le son de tes bottines à boutons sur le pavé de la rue Kerasquel, j'écris ton rire dans mon cou et le soleil de tes cheveux.

J'écris le brun de ta chevelure qui flamboie sur l'oreiller, j'écris ta peau laiteuse et la beauté des choses loin du bruit des canons. J'écris la râpe délicieuse de tes mains gercées sur ma peau, tes mains gercées par l'eau du lavoir. J'écris ton bonheur à l'odeur de savon en paillettes, du bonheur en paillettes, pailletés de bonheur, on était, ma Violette.

Je me répète chaque minute, chaque seconde de toi, la vie qui bat dans ta mansarde et parfois je rigole tout seul, moi le grand échalas qui se tape partout, à qui tu disais « Attention au fil, Hervé, les draps ! » Tu les avais mis à sécher là parce que dehors c'était la drache, comme souvent chez nous, mais de la lumière et du chaud il y en avait plein partout, ma Violette.

Ton Hervé, infiniment.

Babeth

Il y avait une fille aux cheveux noirs dans sa chambre, dans son lit qui disait – qu'est-ce qu'elle disait ?

- « Attention au fil... Regarde donc, il dépasse de ta ceinture et de quoi t'auras l'air, mon grand, devant ton chef de gare ? »

Il grognait un peu pour la forme, le M. Page, et après s'être penché sur sa belle pour un baiser sur le front, il sortait en enfonçant de son index le fil rétif dans un pli bien fait de sa ceinture de flanelle.

Toute la journée il les aimés, ces trois mots : « attention au fil ».

Il le voyait partout, ce fil, sur le chariot à bagages, la ficelle du carton qui se relâchait ; dans le hall de gare, cette chaussure au lacet défait qui traînait sur les dalles ; sur le quai numéro 3, le câble du haut-parleur que le courant d'air faisait danser « direction Paris Lyon Marseille départ immédiat éloignez-vous de la bordure du quai » ; jusqu'à la plateforme de sa loco, le fil tenant la poignée sur laquelle il tirait pour un coup de sifflet conquérant.

Le fil, le fil, le fil...s'étendant à l'infini, reliant leurs cœurs et leurs pensées et les maintenait au chaud...

« Attention au fil », pensait-il en tâtonnant machinalement dans sa ceinture à la recherche du fil béni...

Et hop ! Un coup de sifflet...

...pour le bonheur.

Paul

Que peut-elle lui dire ?

Attention au fil de l'Histoire, elle peut mal tourner, pas toujours à son propre avantage.

On choisit son camp un jour et puis de bataille en bataille, on se demande si ce camp vaut le coup, s'il est le meilleur choix. L'Histoire fait ses comptes de morts et de remords. Elle nommera le vainqueur et passera les vaincus par le fil de l'épée.

Que peut-elle lui dire encore ?

Attention au fil à la patte signé par choix ou par convenance. Il peut être source de rire et de moqueries quand il est mis en scène avec brio. Il peut aussi clouer la liberté sur le billot du mariage.

Que peut-elle lui dire enfin ?

Attention au fil de soie ou de coton qui joue au chas et à l'aiguille qui pique et qui coud. De haut en bas, dessus-dessous, elle pique et coud. A points comptés, lancés ou au point de bâti perdu,

Attention au fil qui casse et fait fuir le bouton...

Françoise

Hervé, la tête penchée sur sa ceinture de flanelle, occupé à bien l'accrocher, à bien la fixer, relevait soudain la tête :

-Hein ?

-Attention au fil !

Ah oui le fil ! Ce fil à linge qui traversait la pièce de part en part, et où pendent toujours des chaussettes, une chemise, un torchon, sans qu'ils ne paraissent jamais pouvoir sécher. Ce fil qui

barrait la pièce en deux et qu'Hervé menaçait sans cesse d'arracher dans ces mouvements toujours brusques.

C'était bien une idée d'Odette, ça. Ils auraient pu le fixer sur un côté de la pièce, pour que cela soit moins encombrant. Mais non !

« Ça séchera mieux comme ça ! »

Résultat toute la pièce s'organisait autour de ce fil, et il fallait sans cesse se plier en deux pour passer dessous.

Sacré Odette. Hervé avait toujours l'impression qu'elle tenait à lui rappeler que c'était à lui et à sa grande carcasse de s'adapter, de se plier, de se conformer.

Elle lui avait désigné sa place à table juste à côté du fil. Résultat, il mangeait toujours avec un torchon ou une chaussette qui lui chatouillait les cheveux, qui l'agaçait, le titillait inlassablement, mais surtout il ne fallait pas réagir, elle se serait agacée.

Il fallait qu'il dorme contre le mur, coincé, sans pouvoir bouger, et trouver toutes sortes de contorsions le matin, pour s'extraire du lit, sans trop la déranger.

Il fallait qu'il ferme doucement la porte en partant, alors que cette porte, de toute évidence, ne demandait qu'à être claquée.

Et le soir, à son retour, il fallait qu'il enlève ses chaussures en arrivant, ses grands godillots qu'il lui faudrait mettre contre le mur, pour qu'ils disparaissent de la vue d'Odette.

Il fallait ... tant de choses...

Mais Odette avait de longs cheveux noirs, si doux, et Odette avait un si joli sourire quand Hervé avait respecté tout ce qu'elle lui avait demandé. Odette si menue, si douce, d'apparence si fragile avait pris toute la place dans leur chambre sous les toits, et Hervé, ce grand gaillard, s'en trouvait ravi.

Annie

Dans les souvenirs d'Alice

*« Quand les souvenirs redeviennent réalité,
la réalité n'est plus sûre d'être la seule qui compte. »*
Paul Vincensin, poète



« Avec les souvenirs, on ne sait pas comment faire. On ne peut ni trier, ni jeter. » (page 48).

A partir de la citation tirée du livre de Alain Rémond, *Comme une chanson dans la nuit*, chacun a été invité à retrouver cinq souvenirs (en déclinant les cinq sens) qu'Alice voudrait garder.

Alice voulait garder cinq choses qui avaient fait partie de cette maison :

Le rideau qu'elle avait confectionné pendant cinq mois, elle l'aimait beaucoup et notamment le toucher mais ne désirait pas l'accrocher de peur que la lumière du jour n'éclaircisse sa couleur et elle le savait bien à l'abri dans l'armoire de la pièce.

Elle aimait la fenêtre du salon qui s'ouvrait vers le jardin, il y montait les odeurs de fleurs et d'herbes coupées.

Il y avait aussi cette armoire qui englobait tout un tas de pelotes de laine. La vue de toutes ces pelotes l'emplissait de satisfaction.

Elle se rappelait que sur le côté de la maison, les framboisiers poussaient tous les étés.

Et enfin, en ouvrant les fenêtres, elle n'entendait que le silence qui révélait la bonne aventure de chaque jour.

Géraldine

La photo de leur voyage de provinciaux à la capitale, posant devant l'arc de triomphe.
L'eau de toilette aux effluves de tabac et de cèdre sur son foulard.
L'accordéon et les chants lors des réunions d'amis ou de famille.
Le gilet de mohair contre laquelle je me lovais pour un câlin.
La recette de crème au chocolat passée de génération en génération.

Chantal

La rugosité de sa vieille couverture d'enfance. Un grand réconfort contre le froid mais un confort limité.
La transpiration sur la vareuse fétiche de son cher et tendre. Une odeur aigre-douce entre la dureté du travail et la douceur des embrassades.
Le grincement de la troisième marche de l'escalier. Un son familier, oscillant entre le soulagement du retour de l'être aimé et l'angoisse des escapades nocturnes adolescentes.
L'amertume des pommes à cidre. Un plaisir automnal, quand les fruits tombent de l'arbre en même temps que ses feuilles.
La tâche de peinture sur la porte de la chambre. Une forme parfois rassurante et parfois angoissante, selon les ombres projetées dessus la nuit.
Voilà les cinq souvenirs qu'elle gardera de sa villa, de sa vie là.

Marion

De cette maison, Alice se souviendra :

- du goût amer des pêches cueillies dans son verger années après années
- de l'odeur du rosier qui porte son nom
- de la douceur sur sa peau de son premier pull tricoté en laine mohair
- du bruit naturel de craquement du parquet de la chambre sans même que quelqu'un n'y ait posé le pied
- du coucher de soleil rose-orangé qu'elle observait chaque soir d'été de la fenêtre de son salon et qui se frayait un chemin entre le lilas et le châtaignier.

Karol

Petite bibliographie.

Pour continuer sur le thème de la maison à vider, à découvrir, dont la vie des habitants est une histoire digne d'un roman... Voici quelques idées de lecture...

Tik tok, Instagram, Youtube : *villaalice29* : vidéos à regarder pour connaître toute l'histoire de la villa Alice.

Georges Perec, *La vie, mode d'emploi* édition Poche (L'auteur raconte la vie des habitants d'un immeuble, en passant par tous les étages... 1978-Prix Médicis)

Isabelle Monnin et Alex Beaupain, *Les gens dans l'enveloppe* J-C Lattès (l'auteure a acheté des photos chez un brocanteur. Elle invente l'histoire des gens sur les photos, puis mène l'enquête pour retrouver les vraies personnes. Et Alex Beaupain en fait des chansons).

Annie Ernaux, film *Super Huit* Arte.fr (l'auteure commente ses vieux films super 8 familiaux).

Sébastien Japrisot, *Un long dimanche de fiançailles*, Folio (Mathilde attend, contre tous, le retour de Manech du front de 14)

Philippe Gabel, Octave Debary, Howard S; Becker, *Vide-Greniers* Créaphis éditions (album de photographies : des gens sont pris en photo avec leurs trouvailles lors d'un vide-greniers.)

Lydia Flem, *Comment j'ai vidé la maison de mes parents*, poche (l'auteure raconte comment chacun, suite au décès de ses parents, doit vider la maison, les souvenirs, les objets...)

Tymothy Hannem, *Urbex, cinquante lieux secrets et abandonnés en France*, édition Artaud (L'auteur nous emmène dans ses visites interdites de lieux abandonnés. Il raconte ses sensations et ses trouvailles).

« Je remercie chaleureusement Maële et Renaud pour ce partage si touchant de l'histoire d'Alice et de sa maison. La chaîne humaine continue ici à travers des textes inspirés du lieu et de ses vestiges. Il n'y a qu'en Bretagne, terre de légendes et de magie, que l'on rencontre ce genre de folie créative ! »

A galon !

Céline Feillel Dauvier, animatrice d'ateliers d'écriture

www.ecrit-tout.fr